

Cinq siècles d'hellénisme en France

Jacqueline de Romilly

Citer ce document / Cite this document :

Romilly Jacqueline de. Cinq siècles d'hellénisme en France. In: Bulletin de l'Association Guillaume Budé, n°1, mars 1977. pp. 9-21;

doi : <https://doi.org/10.3406/bude.1977.3379>

https://www.persee.fr/doc/bude_0004-5527_1977_num_1_1_3379

Fichier pdf généré le 22/10/2018

Cinq siècles d'hellénisme en France

« J'éprouve un grand contentement, très érudit Robert, en voyant les Muses et toutes les parties de l'éloquence que l'âge précédent avait ignorées fleurir enfin dans cette ville. »

J'en demande pardon à M. le recteur Mallet, chancelier des Universités de Paris, et aux éminentes personnalités qui sont ici, à M. le représentant du Ministre, à MM. les ambassadeurs de Grèce et de Chypre, à vous tous enfin : je n'ai point voulu vous tromper, et vous aurez reconnu, à son style, que la fière formule par laquelle j'ai débuté n'était pas adressée par moi à Fernand Robert, président de l'Association Guillaume Budé et fervent défenseur de l'hellénisme, mais par Guillaume Fichet à Robert Gaguin, il y a presque exactement cinq siècles.

Tout commençait alors. Et, pour le grec, tout commença avec les cours que donna à Paris un certain Hermonyme de Sparte.

Je dis à Paris : j'ose à peine dire à l'Université de Paris, tant il faut se représenter par ces mots une réalité différente de celle que nous connaissons. Avec ses quatre Facultés, de niveau inégal, auxquelles s'adjoignaient quantité de collèges divers et assez indépendants, avec son mélange déroutant de cours gratuits et payants, avec son corps enseignant formé d'ecclésiastiques séculiers, mais accueillant aisément des professeurs provisoires de toute origine, avec, surtout, son orientation toute théologique, cette Université de Paris ne ressemblait ni à la vieille Sorbonne ni à aucune des nouvelles. Et le statut de ceux qui y enseignèrent le grec n'y fut jamais précis.

Il y en avait sans doute eu avant Hermonyme. Le grec était utile, à cause des textes sacrés, et à cause d'Aristote. Mais on relève plutôt des vellétés d'en faire que des résultats quelque peu sérieux. C'est ainsi qu'un décret du concile de Vienne prévoit en 1311 (du moins, en principe) deux chaires de grec pour chacune des grandes universités dont la liste est établie par le pape. C'est ainsi encore qu'un autre pape, Nicolas V, a, au siècle suivant, recueilli des livres grecs et encouragé leur traduction. A Paris, on voit un collège réclamer la création d'enseignements en grec, hébreu et chaldéen, dès 1430.

Mais ces désirs vagues ne prirent corps que lorsqu'arrivèrent en Italie, puis en France, des Grecs capables d'enseigner leur langue. La prise de Constantinople par les Turcs explique assez leur exode : les conséquences pour la culture en furent considérables. En 1458, ce fut un Italien, Grégoire le Tifernate,

qui, arrivé en France depuis deux ans, demanda et obtint la permission d'y enseigner le grec ; il s'en alla l'année suivante, mais son influence compta puisque Reuchlin dit avoir appris le grec à Paris des élèves de Grégoire. Un autre Italien, Béroalde de Bologne, arriva en 1476 et enseigna, à son tour, pendant dix-huit mois. D'autres Italiens devaient suivre (comme Jérôme Aleandre). Mais déjà arrivaient les Grecs. Il y en eut un premier, dont un décret de 1471 invite à se méfier. Puis, en 1475, Andronic Callistos passa par Paris. Et, en 1476, Georges Hermonyme, qui revenait d'une mission en Angleterre, enseigna à Paris avec un traitement régulier.

Hermonyme n'est ni le plus cultivé ni le plus éminent des Grecs qui contribuèrent à répandre la connaissance du grec en France : Jean Lascaris, qui devait suivre de peu, était un homme infiniment supérieur ; il fut l'ami de Budé et un savant au sens fort du terme. Au cours des cinq cents ans d'hellénisme que nous célébrons aujourd'hui, la contribution de la Grèce fut souvent considérable, en particulier au début du XIX^e siècle, avec la présence à Paris d'un homme comme Coray, à qui M. Dimaras consacrait naguère sa première conférence en Sorbonne. Hermonyme, lui, n'eut qu'un mérite : c'est d'être le premier.

Le fait est qu'il eut pour élèves, dans ses cours, dans ses leçons, ou simplement par ses conseils, tous ceux qui devaient être la gloire de l'humanisme naissant : Reuchlin fut son élève, Lefèvre d'Étaples dit avoir profité de ses conseils, Érasme lui demanda des leçons, ainsi que Beatus Rhenanus — et surtout notre patron à tous, Guillaume Budé.

Presque tous ces savants (Lefèvre d'Étaples et Reuchlin font exception) ont dénoncé le caractère singulièrement insuffisant de son enseignement : Beatus Rhenanus écrit que c'était un homme « plus habile à tirer de l'argent qu'à enseigner », « plus apte à être cocher que professeur ». Érasme dit, en 1501, qu'il « demandait toujours trop cher et qu'au reste il savait à peine le grec ». Budé est plus net encore. Il écrit en 1494 : « Je rencontrai un vieillard grec, ou plutôt c'est lui qui me rencontra, car je lui valus de belles rentes. Il savait de grec à peu près ce qu'il faut pour soutenir avec un Grec une conversation littéraire. Je ne saurais dire tout ce qu'il m'a fait souffrir en m'enseignant chaque jour le contraire de ce qu'il devait m'apprendre le lendemain » ; ou encore : « Je le croyais très savant dans sa langue et il savait renouveler mon désir de l'apprendre en me faisant l'éloge d'Homère et en me nommant d'autres écrivains célèbres. » Aussi Budé lui faisait-il d'abord confiance, mettant sur le compte d'une cupidité bien entendue le retard qu'il apportait à donner des conseils précis. Et il fallut à Budé du temps, dit-il, pour désapprendre tous les mauvais principes qu'il avait alors reçus.

Ces textes pourraient vous faire douter du bien fondé de

notre célébration d'aujourd'hui — ce serait à tort. Car ces humanistes se plaignent ; mais le résultat parle plus haut que leurs plaintes ; et ce résultat reste quasi miraculeux quand on pense à ce dont on parlait. Pourquoi, en particulier, ont-ils tous recours à cet Hermonyme ? Budé nous en dit la raison » J'entendais dire », écrit-il, « qu'il n'y avait pas d'autre Grec en France ».

Je trouve que rien ne saurait être plus émouvant que ces départs si modestes et cette naissance si difficile de l'hellénisme en France. Il n'y avait pas d'autre Grec en France. Personne ne savait la langue. Il n'y avait ni textes ni grammaires, ni dictionnaires. Et imagine-t-on ce que cela peut être que d'enseigner une langue à des étrangers, sans avoir de tradition pour vous suggérer la méthode, ni livres auxquels se référer ? L'insatisfaction des élèves d'Hermonyme se comprend donc. Mais surtout elle mesure leur ambition et leur exigence. En fait, de la rencontre entre leur curiosité passionnée et le savoir du petit professeur grec, se forme un courant puissant grâce auquel tout ce qu'exigeait l'hellénisme prit naissance.

Au début, que faire ? Hermonyme copia des textes grecs : M. Irigoien vous en parlera tout à l'heure et vous les verrez. Mais les manuscrits grecs restaient une rareté ; et la France n'imprimait pas encore de grec. Aussi voit-on les hellénistes que j'ai cités échanger des lettres admirables, par lesquelles ils cherchent, à tout prix, à connaître, à emprunter, à acheter des textes. Ils le font en se heurtant à mille obstacles. Vingt-cinq ans plus tard, l'helléniste italien Aleandre, venu à Paris avec des lettres de recommandation d'Érasme, décrit à Alde Manuce les difficultés qu'il rencontre dans ce pays où, dit-il, « on se décide à grand peine à donner de l'argent, aussi bien pour des livres que pour des maîtres de grec ». Mais, peu à peu, les obstacles étaient franchis, les textes grecs, pratiquement inconnus à l'époque où Guillaume Budé s'attachait à les découvrir, devenaient désormais accessibles.

L'impression y contribua. Dès 1470, une imprimerie s'était installée à l'Université de Paris, sous l'impulsion des hommes que j'évoquais en commençant, Guillaume Fichet et Robert Gaguin. Elle contribua à la culture grecque, mais sans imprimer de grec. Le premier livre grec imprimé en France sortit d'une autre imprimerie et parut en 1507. On avait eu du mal. On n'avait encore ni accents ni abréviations. Peut-être cela ne fâcherait-il pas nos étudiants ; mais écoutez les plaintes que cette lacune arrache, à l'époque, à Tissard : « O paenuriam miseram ! O iniquam commiserandamque rerum angustiam ! heu ! Quo dolore percellor ! Quo conficeor ! » C'est avec cette passion que l'on obtient des progrès. En 1539, la typographie royale possède des caractères grecs. Et surtout, tout le xvi^e siècle sera occupé par la suite des deux grands imprimeurs et érudits que furent Robert et Henri Estienne. Avec eux,

l'hellénisme entre dans sa phase savante ; et leur rôle est comparable à celui des Alde en Italie. Ils sont au centre de la recherche savante ; Isaac Casaubon était le gendre d'Henri Estienne. C'est l'époque des grandes éditions commentées, dont nous nous servons encore avec fruit aujourd'hui, et qui sont fondées, déjà, sur la comparaison des manuscrits. Ce lien entre l'édition et l'hellénisme est le même qui unit aujourd'hui l'Association Guillaume Budé et les éditions des Belles Lettres.

En même temps apparaissaient les manuels. Notre Hermonyme avait fait quatre copies de la grammaire de Théodore de Gaza. C'était précieux. Mais c'était peu. Quelques années plus tard, cet Aleandre que je citais tout à l'heure écrivait à Alde pour lui demander quelques exemplaires de la grammaire de Constantin Lascaris, éditée en 1476 en Italie, mais introuvable en France. On mesure le chemin parcouru quand on sait qu'un peu plus d'un demi-siècle plus tard paraissait le fameux *Thesaurus Linguae Graecae* d'Henri Estienne, monument de science grammaticale et lexicographique.

Et puis, pour ceux qui n'étudiaient pas la langue, il y avait les traductions. Des traités de Plutarque copiés par Hermonyme sont traduits en latin par Budé. Bientôt allaient venir les traductions françaises : le Thucydide de Seyssel (un début que j'apprécie !), l'Hérodote de Pierre Saliat, Diodore, la *République* de Platon, et surtout le Plutarque d'Amyot.

Tout ceci justifie que Budé ait pu, en 1519, écrire fièrement à son fils que tout était désormais devenu facile : « A présent le culte des humanités est revenu en honneur. La langue grecque vient d'être rendue au genre humain. Les livres sont en abondance ; et ils coûtent fort bon marché. »

Il reste pourtant qu'à l'époque où Budé écrivait cette lettre, le grec n'était à l'Université de Paris qu'une branche mineure, auxiliaire de la rhétorique ou plus souvent de la théologie. En plus, l'examen trop étroit de certains textes pouvait facilement être mal vu à l'époque de la Réforme ; et certains humanistes durent se montrer circonspects. Ces raisons expliquent que Budé ne se soit pas encore tenu pour satisfait, et qu'il se soit employé passionnément, obstinément, pour obtenir de François I^{er} un effort supplémentaire, et la création du Collège de France. En 1521, il raconte à Lascaris toute la peine qu'il se donne, faisant montre de son habileté, comme un singe au milieu d'ânes, raillé par les courtisans et ne se laissant pas arrêter par leurs railleries. Il voulait que la pensée grecque fût étudiée et connue pour elle-même. Et il sut convaincre François I^{er} qu'elle en valait la peine, puisque celui-ci déclara : « Des hommes distingués dans les lettres nous ont représenté que les arts, l'histoire, la morale, la philosophie, et presque toutes les autres connaissances découlent des écrivains grecs comme les ruisseaux de leur source. » Quand, en 1530, le roi

fonda le Collège de France, une place de choix était réservée au grec (deux chaires sur six) ; en 1521, François I^{er} avait même songé au grec seul. On devait, dans la nouvelle institution, poursuivre la recherche, qui languissait à l'Université, et la poursuivre indépendamment de tout souci théologique. D'ailleurs l'Université n'accepta l'existence du nouveau Collège que sur la promesse formelle que celui-ci ne s'occuperait pas de théologie. L'hellénisme, qui venait d'apparaître dans l'Université, gagnait là son autonomie et sa vocation érudite. De plus il s'agissait, cette fois, de maîtres français, et de vrais savants : Pierre Danès et Jacques Toussaint. Ils devaient d'ailleurs enseigner en français, non en latin. Inutile de le dire : ce souci scientifique, par émulation, encouragea celui de l'Université de Paris, même avant qu'elle ne devînt laïque, et que l'on vît les deux institutions travailler parallèlement, dans une collaboration amicale.

De 1476 à 1530, en moins de soixante ans, on était donc passé d'une ignorance presque totale du grec à un soudain épanouissement, comportant des enseignements divers, des textes, des traductions, des instruments de travail. La littérature grecque avait gagné sur tous les terrains et était désormais accessible à tous ceux qui souhaitaient s'y initier, soit directement soit indirectement.

Le résultat, on le connaît : c'est la naissance d'une littérature française originale, mais toute inspirée de l'exemple grec. Rabelais loue la langue grecque, sans laquelle, écrit-il, « c'est honte que personne se die savant ». Mieux : il écrit en grec, fort bien. Il a d'ailleurs publié de l'Hippocrate en grec. Et il est Rabelais. Puis, c'est la poésie grecque dont, grâce à Dorat, se nourrissent Ronsard et ses amis de la Pléiade. Et l'on a Montaigne, nourri de Plutarque, en attendant la tragédie, nourrie de Sénèque, mais aussi d'Euripide. L'essor de notre littérature est lié de façon indissoluble à l'essor du grec, si modestement annoncé par l'enseignement de notre Hermonyme. Petites causes et grands effets !

Cet essor du grec fut si irrésistible que l'on pourrait penser qu'il n'avait plus qu'à continuer — et qu'il ne devait plus être menacé en France qu'à notre époque. Je voudrais pourtant vous montrer que ces cinq siècles d'hellénisme, entre Hermonyme et nous, ne furent nullement sans à-coups. Notre crise du grec a eu ses précédents ; et leur étude peut être aussi instructive, pour juger de la situation actuelle, que celle des débuts est stimulante pour ceux qui veulent y remédier.

* * *

Pour cette longue période, n'attendez pas de moi tant de faits ni de noms : le grec a dorénavant conquis sa place. Il est

lié au latin. Et c'est une de nos fiertés que même les tentatives faites pour établir une sorte de choix entre ces deux disciplines n'aient jamais mis la division entre ceux qu'unit un commun amour de l'humanisme. Quoi qu'il en soit, avec le latin, le grec est, dans la période qui nous occupe, reconnu. Il sera enseigné de façon continue, par des maîtres dont le rôle individuel s'efface derrière cette continuité même. Seules retiendront notre attention les grandes fluctuations que celle-ci eut à subir.

Jusque vers la fin du xvii^e siècle tout alla bien — presque trop bien. Nous connaissons les programmes à diverses époques ; ils comportent l'explication d'Homère et d'Hésiode, de Pindare, d'Hérodote, d'Aristophane et d'Euripide, de Xénophon, de Platon, de Démosthène, de Lysias, de Théocrite (je combine ici des programmes de 1600 et 1657). La pédagogie du grec se perfectionne. Le *Jardin des racines grecques* de Lancelot date du milieu du siècle ; il suit de peu la *Méthode* du même Lancelot, qui devait être plusieurs fois rééditée. Et les jésuites, sur ce point, travaillent dans le même sens que Port-Royal, tout en donnant à l'enseignement du grec un air d'amabilité mondaine, qui contribuait à le maintenir dans le cursus de l'honnête homme.

Mais cet enseignement avait maintenant la facilité des choses reconnues. Le temps des découvertes était passé ; et le besoin de se créer une culture ne jouait plus. On s'était inspiré du grec de façon si constante qu'une réaction de lassitude ne tarda pas à se faire jour. La Querelle des anciens et des modernes devait fournir à cette lassitude le support de ses justifications. Saint Évremond se plaint d'une « imitation trop servile et trop affectée ». Molière se moque, dans *Le malade imaginaire* et dans *Les femmes savantes*, de cet abus du grec. Et La Bruyère lui fait écho : « Il sait le grec, c'est un grimaud. » « Les Bignon, les Lamoignon étaient de purs grimauds : qui en peut douter ? Ils savaient le grec. » Signe des temps : un familier de M^{lle} de Scudéry déclare : « Le fameux Budé fut fait maître des requêtes dans le siècle passé parce qu'il savait le grec, et dans celui-ci savoir le grec est un moyen pour ne pas l'être. »

On se lassait donc du grec ; et déjà apparaissent des arguments que nous ne connaissons que trop — du type « Le grec ? Pourquoi faire ? » Dans le premier quart du xviii^e siècle, Rollin plaide contre ces arguments, comme nous pourrions le faire aujourd'hui. Il écrit par exemple : « La plupart des pères regardent comme absolument perdu le temps qu'on oblige leurs enfants de donner à cette étude, et ils sont bien aises de leur épargner un travail qu'ils croient également pénible et infructueux. Ils avaient, disent-ils, appris aussi le grec dans leurs jeunesse et ils n'en ont rien retenu » — « C'est », répond Rollin, « le langage ordinaire, qui marque assez qu'on n'en a point

oublié ». Et de préciser, comme nous le faisons, instruits par la même expérience : « De toutes les études qui se font dans les collèges, celle-ci est la plus facile et la plus courte, celle dont le succès est le plus assuré et où j'ai toujours vu réussir ceux qui s'y sont appliqués. » L'étude du grec est donc utile pour la culture générale ; et elle est facile. Mais voyez la différence : il s'agissait, au début du xvi^e siècle, d'une conquête neuve et passionnée, accomplie par quelques esprits d'élite : il s'agit désormais d'une étude reconnue, largement répandue, si naturelle que ses justifications n'apparaissent plus qu'aux hommes de métier.

Rollin, lui, réussit à maintenir le grec dans les études ; mais son programme ne comporte plus ni Pindare ni Aristophane, ni les tragiques, ni Platon et Aristote ; il comporte aussi moins de thème grec. C'est un programme facile, qui ne garde qu'un certain vernis, du grec pour amateurs, qui n'ont plus la foi des pionniers. Encore est-ce un programme qui a du mal à se maintenir. Avec les bouleversements politiques et sociaux qui se préparent, avec la révolution qui s'annonce, on voit se multiplier les témoignages de ce fléchissement. Ces témoignages, que je trouve aisément réunis dans le livre classique d'Égger, sur l'hellénisme en France, rendent un son encore plus familier pour nous que les doléances auxquelles répondait Rollin. J'en ai cueilli quelques-uns pour vous.

Voici, dès 1737, Voltaire qui tente de sauver le minimum (avec des arguments que nous reconnaissons aussi) : « Il est triste que le grec soit négligé en France ; mais il n'est pas permis à un journaliste de l'ignorer. Sans cette connaissance, il y a un grand nombre de mots français dont il n'aura jamais qu'une idée confuse. »

Voici, quinze ans plus tard, en 1753, un jésuite plus pessimiste ; il parle de son siècle « si ennemi de l'étude de l'antiquité et de toute bonne littérature. Cela fait des progrès sensibles et, dans trente ans, personne ne saura lire le grec. »

Voici, treize ans après ce jésuite, donc en 1766, Mably qui se plaint qu'on lui répète sans cesse : « Laissez vos Grecs, leur histoire est usée... On est las d'entendre parler de la bataille de Salamine et de la guerre du Péloponnèse », et qui répond : « Ce serait un grand malheur si on se lassait d'étudier les Grecs et les Romains ; l'histoire de ces deux peuples est une grande école de morale et de politique. »

Bientôt la Révolution allait introduire le bouleversement politique et social dans l'Université. Celle-ci, à vrai dire, n'avait que rarement vécu dans l'ordre ; et les réformes de Richelieu avaient été rendues nécessaires par des abus et un laissez-aller, dont la description ne manque pas de piquant pour un lecteur de 1977. Pendant la Révolution, ces désordres prirent tant d'ampleur qu'en septembre 1793 on dut procéder à la suppres-

sion pure et simple des collèges et facultés (vous le voyez : nous sommes battus !).

Naturellement, cela n'empêchait pas les hommes de l'époque de citer beaucoup les modèles des héros grecs et romains ; mais il ne faut pas l'oublier : l'enseignement ne révèle ses effets que bien des années après. En outre, on peut parler des Grecs sans très bien les connaître ; et c'est assurément ce que faisaient les hommes d'alors.

L'enseignement supérieur fut rouvert et réorganisé, la situation du grec n'en sembla pas améliorée, puisque Dacier écrit bientôt à Napoléon : « La philologie, qui est la base de toute bonne littérature et sur laquelle repose la certitude de l'histoire, ne trouve presque plus personne pour la cultiver. »

Et pourtant — pourtant voici la surprise et la plus encourageante des surprises : on était alors à la veille de ce que l'on peut appeler la seconde renaissance. Et cette seconde renaissance naquit précisément d'un renouveau dans le domaine que visait Dacier, à savoir la science, la recherche, les découvertes.

La philologie, qui semblait s'étioler, rebondit brusquement avec les problèmes soulevés, dès la fin du XVIII^e siècle par la question homérique. Mais en même temps la Grèce révélait ses secrets de mille manières nouvelles. Les guerres et les conquêtes livraient de nouveaux manuscrits ; l'indépendance grecque tournait l'attention vers le pays et encourageait les voyages ; l'Égypte livrait ses papyrus, qui venaient s'ajouter aux premières trouvailles d'Herculanum. L'épigraphie devenait une science, qu'illustrait le savant Letronne. L'archéologie se développait de même, encouragée par une méthode devenue rigoureuse et un esprit proprement historique. Et voici, en 1846, la création de l'École française d'Athènes — en 1867, la création de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France, qui, plus d'un siècle plus tard, préside à notre rencontre d'aujourd'hui en même temps que l'Association Guillaume Budé. En ce milieu du XIX^e siècle, la Grèce redevient le lieu des découvertes et des progrès. Elle exerce de nouveau sa fascination. Et c'est une autre Grèce, à qui l'on demande non plus des modèles d'ordre littéraire ou moral, mais le secret d'une histoire, dans sa réalité concrète.

Du coup, il se fait un regain d'intérêt dans l'enseignement. Les thèses se multiplient ; les programmes se raffermissent, la mode revient.

Comme dans la première renaissance, du reste, l'édition suivit le mouvement. Les éditions Firmin-Didot donnaient à tous les auteurs grecs une large diffusion : ils figurent encore aujourd'hui dans les Usuels de nos bibliothèques. Et Firmin-Didot entreprit de rééditer l'ancien Thesaurus. Bientôt les classiques Hachette allaient suivre : la France refaisait du grec, avec passion et avec succès.

L'histoire du grec, au cours de ces cinq siècles d'hellénisme,

est donc une histoire à rebondissements et, comme nous dirions aujourd'hui, à suspense. Mais le véritable suspense, c'est maintenant que nous le vivons, nous qui semblons être à nouveau aujourd'hui dans le creux de la vague. Et le temps est venu, je pense, de nous demander ce que cette histoire passée peut nous apprendre sur la crise actuelle. Après tout, il se peut que nous retournions tout droit vers les siècles obscurs d'avant Hermonyme ; il se peut aussi que les propos pessimistes de 1977 soient tout aussi dénués de fondement que ceux du XVIII^e siècle. Selon qu'il en va d'une manière ou de l'autre, le grec, la culture humaniste, et peut-être la culture tout court, meurent ou repartent de plus belle.

* * *

Un premier fait est clair : c'est que la crise actuelle n'a aucun rapport avec les crises précédentes. Elle ne surgit pas à un moment où l'on aurait abusé de l'imitation des Grecs. Elle ne surgit pas non plus à un moment où l'hellénisme se serait endormi dans la monotonie. Au contraire — et cela est au moins surprenant — elle surgit à un moment où l'hellénisme, entendu au sens scientifique du terme, est dans un épanouissement sans précédent.

Tous les professeurs de l'enseignement supérieur savent avec quelle peine ils doivent, constamment décourager ceux qui voudraient s'y spécialiser. Et l'on comprend le zèle de ces jeunes chercheurs. L'épigraphie et l'archéologie sont plus développées que jamais. De nouvelles inscriptions sont découvertes chaque année, quelquefois près de mille par an. On sait maintenant les critiquer, repérer les faux, même anciens, former des séries au sein desquelles chaque document prend un sens nouveau et plus riche. La critique des manuscrits est arrivée à une technicité qui renouvelle profondément nos idées sur l'histoire des textes, et souvent notre façon de les lire. Des découvertes éclatantes marquent, d'année en année, le progrès de nos connaissances. Il n'y a pas si longtemps que les papyrus nous ont révélé, pour la première fois, une comédie entière de Ménandre, puis des fragments souvent étendus d'autres comédies, ou bien de tragédies. Il n'y a pas si longtemps que l'on a découvert que la langue des tablettes mycéniennes était du grec : cette découverte a fait remonter de plusieurs siècles notre connaissance du grec et a permis de rectifier bien des idées relatives à la langue ou à la civilisation. Des enquêtes rigoureuses, menées sur le terrain, ont éclairé les rapports entre la culture grecque et les autres cultures qui l'avaient précédée ou avec lesquelles elle s'était plus tard mêlée. Si l'on visite le Musée national d'Athènes, on constate que les plus belles pièces sont connues depuis moins d'un

siècle, et souvent depuis moins de vingt ans, parfois depuis deux ou trois ans. Sans compter que les découvertes toutes récentes de Théra, dont Raymond Weil nous montrait il y a peu des images, et qui occupent maintenant le dernier étage du Musée, viennent de nous apporter des témoignages peints qui éclairent soudain la vie de l'île non pas au v^e siècle avant J.-C., mais vers 1500 avant J.-C. Notre connaissance de la Grèce s'étend, dans l'espace et dans le temps, par tant de documents nouveaux, qu'une *terra incognita* s'ouvre dorénavant devant nous.

D'autre part, même les textes déjà connus, les grands textes littéraires de la Grèce classique, sont, eux aussi, renouvelés par les curiosités nouvelles qui animent les chercheurs. A l'époque où l'histoire commande tout, on les étudie dans une perspective plus historique ; on y suit le reflet de l'histoire des idées ; on s'est mis aussi à étudier l'histoire même des mots. Au lieu que la Grèce antique soit une sorte de modèle plus ou moins figé, elle est devenue un champ d'expérience privilégié, où l'on peut cerner la naissance d'une pensée et d'une civilisation qui, en quelques siècles, parties du domaine archaïque et mythique, s'ouvrent, sans discontinuité ni divorce, à tout ce que nous connaissons aujourd'hui : la démocratie et le rationalisme, la médecine et l'histoire, les sciences et la philosophie. Cette nouvelle perspective, jointe à des exigences accrues dans le domaine philologique, se traduit par la vogue d'éditions très richement commentées, dont la précision et l'ampleur laissent loin derrière elles les éditions des siècles passés, et qui deviennent indispensables à la compréhension profonde des textes. Elle se marque aussi dans des ouvrages, dont beaucoup jalonnent les cinquante dernières années de repères glorieux ; ils portent sur la découverte de l'esprit, sur les rapports du rationnel et de l'irrationnel, de la pensée primitive et de la pensée logique, des connaissances abstraites et techniques. En cela l'hellénisme répond à des curiosités proprement modernes, qui en modifient l'esprit. Encore n'ai-je retenu ici que cette perspective historique, qui me paraît la plus féconde. Mais toutes les innovations modernes, depuis la psychanalyse jusqu'au structuralisme peuvent apporter leur lot de questions stimulantes. Sans compter que l'intérêt actuel pour les faits d'ordre politique, pour l'histoire des sciences, pour l'histoire comparée des religions, orientent notre recherche, sans même que nous ayons à le vouloir, vers des voies plus ou moins négligées jusque là. L'hellénisme ne piétine pas. Il se perfectionne et se modifie. Il s'attaque, chaque jour, à des tâches nouvelles, qui ne seront pas épuisées de longtemps.

Mieux : le grand public n'est nullement ignorant de ce renouvellement extraordinaire. Les éditions des Belles Lettres ou, comme on dit, les éditions Budé, ne s'adressent pas seulement à des spécialistes. Et elles ne sont pas seules : je ne me

risquerai pas à citer toutes les maisons d'édition qui publient des études archéologiques, des traductions, des monographies relatives au grec. En tout cas, l'existence des traductions de la Pléïade et celle des livres de poche nous place aujourd'hui dans une situation telle qu'il n'est pas une petite ville, pas une gare, où l'on ne puisse acheter des traductions modernes du grec ancien. Quant aux voyageurs qui défilent dans les champs de fouilles de la Grèce, il est clair que leur nombre passe le vraisemblable. Sans doute vont-ils beaucoup chercher là-bas le soleil et la mer ; mais ils s'écrasent pourtant dans les musées ; et ils suivent avec une docilité empressée les visites commentées des ruines parfois les moins inspirantes.

Toutes les conditions sembleraient donc réunies pour un essor exceptionnel des études grecques. Et le fait est que celui-ci s'est poursuivi jusqu'à la guerre. N'a-t-on pas vu l'enseignement du grec s'étendre — juste pour moi, en fait — aux femmes, qui bientôt eurent elles aussi leur agrégation classique ?

Or, depuis 1945, et surtout depuis 1969, le phénomène s'est brusquement inversé, et nos études cèdent par la base. Peu d'enfants sont orientés vers le grec ; et ce nombre déjà restreint est encore diminué par les difficultés que place en travers de leur choix soit le règlement administratif soit la mauvaise volonté de certains chefs d'établissement. La crise ne se limite d'ailleurs pas à la France. Partout le grec s'effrite au niveau de l'enseignement secondaire — ce qui ne peut que réagir sur la place et la qualité des études grecques dans l'enseignement supérieur. Chose curieuse : ceux qui en font adorent cela ; ils y renoncent très rarement ; ils s'en font même les apôtres zélés ; et, à la limite, il pourrait y avoir assez peu de différence entre le nombre des enfants commençant le grec au lycée et celui des agrégés souhaitant faire des thèses de grec !

Ce n'est donc pas le grec qui est en faute — ni sur le plan scientifique ni sur le plan de l'enseignement.

Ce n'est pas non plus le progrès des connaissances en général, bien qu'on entende parfois dire que la masse de ces connaissances ôterait aux enfants le loisir de faire du grec. Cela n'est pas vrai. Les enfants n'apprennent pas, et ne sauraient apprendre, les derniers aspects de la science. Et les scientifiques sont les premiers à souhaiter que la formation intellectuelle apportée par les langues anciennes ne soit pas abandonnée : un vœu non ambigu de l'Académie des sciences en fait foi, au moins pour le latin. D'ailleurs ce sacrifice d'une discipline aux progrès des autres, si telle avait été la raison, se serait révélée illusoire : ni les sciences, ni le français, ni les langues, ne constatent de progrès.

En fait, la raison de la crise du grec est parfaitement claire ; et elle ne touche pas que le grec. Après les guerres, on voit souvent se développer un désir de sécurité matérielle, un goût

du renouveau, un sentiment d'urgence dans tous les domaines, dont peut se ressentir une discipline apparemment traditionnelle et désintéressée comme le grec. Mais les choses s'aggravent lorsque cette circonstance se trouve coïncider avec l'arrivée dans l'enseignement secondaire d'une masse d'enfants qu'accroissent tout ensemble une natalité en progression et la fusion des divers ordres d'enseignements auparavant distincts. Et c'est ce qui est arrivé.

Les enfants sont alors trop nombreux. Leur nombre, insuffisamment prévu, fait automatiquement baisser leur niveau. On doit donc courir, tant bien que mal, au plus urgent. La plupart d'entre eux n'ont rien connu qui puisse les pousser au grec. Les élèves de grec constituent alors une minorité, qui connaît le sort des minorités — l'écrasement. Il le connaît surtout quand les responsables de l'instruction publique ou de l'éducation nationale, débordés, décident de suivre ce mouvement plutôt que d'y remédier et le rendent, par les institutions, difficilement réversible.

Mais ceci montre bien ce qui est véritablement en jeu. Le grec est écarté parce qu'il n'est pas immédiatement utile, pratiquement utile, professionnellement utile. Le grec est écarté parce qu'il est le type même de la discipline de culture. Mais il ne faut pas s'y tromper : les autres disciplines peuvent être moins directement menacées, mais la part de culture qu'elles comportent ne l'est pas moins. La crise du grec n'est que le signe de la crise que connaît, dans notre éducation, la notion même de culture.

Et pourtant, n'est-ce pas presque incroyable? Quoi? En une époque de progrès social, renoncer à regarder par-delà la profession, renoncer à donner à ces futurs hommes la possibilité d'épanouissement intellectuel que représente la culture? En une époque de démocratie, ne pas tenir compte du fait que toute démocratie se fonde sur des qualités humaines de solidarité, de compréhension, de respect d'autrui, et que ces qualités se développent précisément par la culture? En une époque où tout le monde se plaint que la vie soit devenue difficile, inhumaine, dangereuse, déroutante, ne pas vouloir fournir à ceux dont on a la charge le secours d'un contact avec des civilisations différentes et plus simples, plus à l'échelle de l'homme, avec des textes qui ne soient pas que cris de révolte, avec des cités qui ne soient pas bureaucratiques, avec des pensées qui sont le B-A-Ba de notre pensée occidentale?

Même la critique de cette civilisation occidentale ne serait pas une excuse — non plus que le sentiment que ses débuts sont bien dépassés : il ne s'agit pas, en effet, d'enfermer les jeunes dans des valeurs ou une époque déterminée, mais de raffermir leurs forces en vue de l'avenir, de leur avenir.

Il ne s'agit pas non plus — est-il besoin de le dire? — de vouloir rien imposer à personne — et surtout pas le grec à tous.

Il s'agit seulement de ne pas l'interdire, de ne pas l'appauvrir jusqu'à le rendre inutile, de ne pas décourager ceux que cette étude tenterait. Que l'on permette seulement de faire du grec. Mais qu'on le permette vraiment, dans la réalité, en fournissant et des salles et des cours — dès lors, les paris sont ouverts. Le nôtre est que le grec reprendra. Vous avez vu que tous les éléments pour cette reprise étaient là. Et d'ailleurs j'étais au printemps dernier aux États-Unis, où la crise est aussi grave qu'en France, mais où les institutions sont plus souples et laissent plus de place à l'initiative privée : eh bien, autour de deux universités qui s'en sont occupées, ces études sont remontées en flèche. Dans le district de Philadelphie, le latin est passé en quinze ans, dans les écoles en question, de 490 élèves à 17.100, le grec de 54 à 210. Et les nouveaux amateurs de langues anciennes sont issus de milieux où ces langues étaient jusqu'alors inconnues : ils y ont vu non pas une tradition oiseuse, mais une conquête à faire, une espérance d'enrichissement, d'enracinement (au sens où les racines nourrissent la plante), c'est-à-dire d'épanouissement. J'ajoute que, si, dans certains lycées français, les classes de grec deviennent squelettiques ou disparaissent, il suffit que l'on nous donne des conditions favorables et l'on voit des lycées de petites villes où vingt élèves font du grec en quatrième, voire même tel lycée parisien qui, tout à coup, en compte quarante. Le grec ne meurt dans les lycées que si on l'y étouffe.

Voilà quel est le pari. Le résultat est en grande partie sur les genoux de ceux qui nous gouvernent. Et M. Fernand Robert semble avoir trouvé auprès de plusieurs d'entre eux un écho encourageant. Le résultat dépend aussi un peu de chacun de nous, dans la mesure où beaucoup d'initiatives et d'interventions individuelles finissent par créer un mouvement.

Nous avons affaire à des masses plus lourdes à manier que les humanistes du xv^e ou du xvi^e siècle ; mais nos moyens sont aussi infiniment plus grands : nous ne partons pas de zéro, comme eux, il s'en faut ! Nous n'aurions donc pas d'excuse d'échouer là où ils ont réussi. Pour finir avec trois mots grecs, tout chargés d'espérance, les chances valent d'être courues : καλὸς ὁ κίνδυνος.

Jacqueline de ROMILLY.